

KOSMOKRITIK

LA TECHNIQUE DE L'INHUMAIN

*Ce texte a été écrit pour le zine Alien Nation
édité par Amélie Hamad en mars 2024.*

L'humain, avant de s'inventer, invente son centre. Tout existe pour l'humain en tant que formes inscrites en une spatialité déformée par sa subjectivité. L'univers ne doit se maintenir en cette déformation de l'espace que par les capacités finies de la langue avec laquelle la conscience trace les limites de cet espace clos d'existence. En cela, ce n'est pas tant l'humain qui est le centre de l'univers, que son *logos* — tout rayonne à partir d'une capacité d'énonciation de la projection spatiale du sujet. L'univers ne débiterait donc pas par la conscience du sujet humain, mais plus précisément par le déploiement de sa langue, cette dernière étant comprise comme une force centripète ramenant le réel à une illusion langagière : la finitude du *logos* humain construit une croyance en l'infinitude de ses capacités, ce qui a pour conséquence que la forme infinie et croissante du réel se restreint à la forme finie avec laquelle le *logos* humain peut énoncer une forme infinie — dire « l'infini », c'est déjà trahir sa spatialité, toute dimension finie du mot ne pouvant jamais contenir les replis infinis de l'espace. Toutefois, le réel existe au-delà de la finitude langagière par laquelle le *logos* humain entend son cadre d'existence. L'inhumain s'insinue alors en ce *logos* comme une technique pour rappeler négativement que la contingence existe au-delà de la manière dont l'humain définit la contingence, et qu'une morphologie de l'espace existe au-delà de l'énonciation des limites de cette morphologie. L'inhumain tente de déformer les déformations provoquées par la langue ; à l'ombre des capacités restreintes du *logos*, cette tâche inhumaine n'est pas œuvre d'*hubris*, mais elle est œuvre négative, elle est œuvre d'humilité. Définir la forme de ce qui est, c'est inévitablement définir négativement la forme de ce qui n'est pas, c'est ouvrir un champ

des possibles dans l'impossibilité de la définition. Tracer un cercle revient de la sorte invariablement à tracer deux espaces. L'inhumain s'ouvre à l'espace négatif du cercle, il perçoit dans ce qui énonce le vide un dédoublement, à savoir le vide et ce qui contient le vide. Dire l'espace désigne par le silence ce qui l'excède, et, ainsi, dire ce qui est revient à dire que ce qui n'est pas, l'être conservant une existence négative, virtuelle, imperceptible aux agitations marchandes et mortifères de cet humain emporté par sa modernité. L'inhumain émerge de cette glaise négative, tous ses gestes sont les virtualités de l'inexistence. Il se tourne vers les dimensions de l'inconnaissable et ouvre l'espace à des luminescences ignorées, tandis que l'humain s'en retourne dans les limites du connaissable et s'emmure avec foi dans ce qui semble tangible à sa rationalité de l'instant — l'inhumain souhaite l'incertain du centrifuge, l'humain cultive la certitude du centripète.

L'humain, pour lui-même, pour la scientificité de sa croyance en lui-même, serait la vie menée à son degré le plus élevé, il régnerait sur la vie terrestre, oublieux de la dimension planétaire, spatiale, mutante de cette vie. La définition de la vie demeure, enveloppée par l'agitation centripète de l'humain, close aux harmonies qui l'outrepassent, car la vie devient une idée à imposer, une idéologie qui ne cherche qu'à faire dominer une conception finie de la vie et abandonne l'infini mutant de ses formes contingentes. Tout ce qui transgresse les normes de la conscience présente une menace existentielle pour les fixités concentriques des valeurs humaines, pourtant, si l'humain souhaite se traverser, si l'humain rêve encore un peu de construire une passerelle au travers de sa propre obscurité, il doit commencer par estimer l'obscurité, y percevoir l'imperceptible forme de ses reflets, être conscient d'un au-delà de sa seule conscience. Une technique de décentrement doit alors s'envisager en vue de libérer le sujet humain du monde clos qu'il a échafaudé — cette technique est la technique de l'inhumain.

L'humain est un centre, tandis que l'inhumain est un décentrement. L'humain souhaite une fixité concentrique de toute existence comprise à partir des rayonnements de sa subjectivité, tandis que l'inhumain dispose en l'idée de l'humain l'idée d'un espace acentré, un espace où l'humain ne disparaîtrait pas sous le poids d'une velléité destructrice de sa présence, mais se situerait sans hiérarchie parmi un foisonnement des formes d'existence. L'inhumain joue avec la langue idéologique de l'humain pour s'écarter de l'idée *négative* de négation, et pour tenter une dialectique, une *négation de la négation*. Avec l'*in-humain*, le préfixe privatif *in-* n'affirme pas la positivité d'une quelconque cruauté, il affirme un désaxement harmonieux remplaçant l'humain humblement dans un espace d'existence l'excédant. Par l'inhumain, l'humain peut se souvenir que le cadre ontologique de son existence n'est pas un espace exclusif du vivant où tout ce qui n'est pas humain se réduit à une pondération funeste de l'utile et de l'inutile. La lecture idéologique du terme *inhumain*, qui ferait de tout ce qui n'est pas humain un champ d'atrocités, construit indirectement une vision de la réalité selon laquelle le bien serait une qualité intrinsèque de l'humain, alors que cette idée même du bien est mâtinée d'une compréhension religieuse de la générosité restreinte à une mécanique régulatrice du social — le bien, tout comme indirectement le combat contre le mal, organise une paix hiérarchique de la cité, avant d'organiser une paix harmonieuse du

vivant. Dès lors, l'inhumain fabrique une rupture nécessaire afin de placer le vivant au-delà de cette idéologie centrée sur le concept régulateur du bien pour le situer en un espace acentré des possibles harmonieux.

Cependant, l'inhumain n'est pas une finalité, mais une technique, et cette technique ne s'entend pas comme un moyen primitiviste de ramener l'humain à une condition animale, voire à une stase ancestrale de son être, à une idéalisation des états préneolithiques d'un humain chasseur-cueilleur. Il est peut-être utile de rappeler que la violence, et même la systématisation de la violence centrée sur le territoire, n'est pas l'apanage de l'humain ; la condition animale témoigne tout autant d'une violence systémique, centrée régulièrement, selon les espèces, sur des projections létales transformant l'espace d'existence en un territoire de subsistance. L'humain n'a fait que pousser cette projection territoriale au stade paroxystique de l'organisation politique de la vie, celle d'une politique normative du territoire, que nous qualifions d'*économie du monde*, en cela qu'elle norme et restreint l'espace habité pour établir un cadre hiérarchique de subsistance, plutôt que d'existence. L'humain se distinguerait ainsi de l'animal par une conscience des miroitements de son action, aussi destructrice puisse être cette action, conscience à partir de laquelle il construit une discursivité close et organisatrice de son contentement ontologique.

L'inhumain en tant que technique est une manière de s'échapper du discours clos de l'humain. L'inhumain renvoie la forme de vie humaine à sa dimension cosmique en l'emplissant non d'une négation de l'humain, mais d'une négation du principe exclusif avec lequel l'humain constitue sa réalité. En cela, l'inhumain façonne une technicité de *la négation de la négation* par une inclusivité qui dit *l'identité de l'identité et de la différence* entre l'humain politisé, refermant son monde sur une *économie du monde*, et les formes imperceptibles de l'existence — imperceptibilité existentielle des modes d'être bigarrés les plus antinomiques à ce que l'humain considère comme existence. Cette technique de l'inhumain qui fait tenir l'humain et le non-humain dans une même croissance de l'espace offre justement un éclairage nouveau sur les strates qui fixent et obstruent la perception humaine du réel en une politisation évitant le réel de son mouvement : l'espace devient le territoire, la planète le monde, l'écologie l'économie, le cosmos une réception subjective d'un environnement vertical, extraterrestre. C'est ce dernier point que l'inhumain tente de renverser le plus directement, en ne souhaitant pas tant instituer l'état inverse d'une politique de la perception, mais en développant une parallaxe destituant la dimension politique de la perception et l'ouvrant sur une métaphysique désaxée de tout centre humain ; à partir de cette métaphysique des étrangetés du commun, une politique du vivant, un communisme *weird*, un communisme de tous les adjectifs, s'envisagerait. Le cosmos peut alors retrouver une existence propre, détachée de la conscience humaine, sans qu'aucun idéalisme subjectif n'empêche le réel de croître dans une divergence avec la manière par laquelle le *logos* humain restreint ce qui est à une stase ontologique, et conséquemment politique des morphologies de la conscience — la forme de la conscience devient la forme d'une prison. Pour l'humain, les strates métaphysiques fabriquent une stase ontologique ; en d'autres termes, les scléroses du discours *au sujet de* la physique, *méta*-physique s'il en est, figent l'être en un état qui

souffre difficilement de ses mutations, puisque cet état fonde la gouvernementalité des apparences environnementales et existentielles structurant la vie humaine en tant que vie politique. D'une certaine façon, la politique déforme le cosmos pour rasséréner l'humain dans la petitesse par laquelle le *logos* appréhende l'immédiat de son environnement. L'inhumain s'entend en conséquence comme une technique de fracturation métaphysique des strates où l'humain coagule dans son être, pour que de l'humain-consommateur moderne émerge un humain-inhumain ouvert à ses mutations en un espace d'existence qui sans cesse le déborde.

Cette technique de l'inhumain pourrait être qualifiée de politique si tant est que celle-ci débute par une liquidation de l'idée hiérarchique de gouvernementalité du vivant — il faudrait une politique non gouvernementale du vivant, sans langue qui décide, norme et ordonne, il faudrait une politique non pas sur le vivant, mais à partir du vivant. Cette technique chercherait un état de dépossession de l'*économie du monde*, pour que l'idée normative d'*oikos* ne rentre plus en possession d'aucune vie, mais que la vie dénudée ne soit plus qu'en possession d'elle-même, emportée dans la contingence de sa croissance. Pour l'humain, il ne s'agirait pas de faire politique avec l'inhumain, mais une politique de l'inhumain — l'inhumain dans lequel la forme humaine se confondrait à toutes les autres formes. L'humain-inhumain ne chercherait pas à faire politique avec les pierres et les oiseaux, mais il souhaiterait vivre une politique commune des pierres et des oiseaux — dans les gravats de nos guerres modernes, de nos guerres d'images, quel regard se porte encore à l'être minéral de la ruine, à l'oiseau invisible qui, quelques instants incertains, s'y repose avant d'errer en une autre dimension fluide et aérienne de la vie. La technique cherche donc une mutation : la communauté close de l'humain mute en une communauté infinie de l'inhumain, en une communauté infinie de l'infime. La nation s'effrite en une antination, en une impossibilité du figement de la norme pour que le regroupement sans cesse mutant du vivant ne puisse plus ni être possédé ni posséder, si ce n'est se posséder lui-même, recouvrant ainsi une autonomie de l'être et esquissant l'imbrication oubliée entre ontologie et politique.

La technique de l'inhumain offre à l'humain un moyen d'envisager une existence centrifuge ouverte vers ce qui l'excède, une existence transhumaine dans le sens d'une traversée commune de l'humain, qui cherche par la déformation de sa forme l'accroissement harmonieux de ses possibles, et non d'une existence transhumaniste dans la seule vision technologique et technologiste de la modification du corps, vision le plus souvent libertarienne, perpétuant l'idéologie capitaliste — sans étonnement, cette vision transhumaniste tente de lutter contre la mort, davantage que de lutter pour la vie, pour une vie autre, *radicalement autre*. Il s'agirait, par l'inhumain en tant que technique d'ouverture épistémique, d'envisager le transhumain tel un état permanent de mutation. La technologie disparaîtrait pour n'être plus qu'une seule technique de l'être, elle subirait une fission qui séparerait la *tekhnè* du *logos*, ce dernier ayant subi une mutation interne, libératrice de la gangue langagière humaine — libération telle une traversée de l'illusion d'absolu, restreinte pourtant au corps de la langue, à la corporéité qui énonce, à l'animalité humaine qui dit la norme de ce qui est —, pour que ne demeure qu'une technique du corps inhumain telle une technique du corps céleste, corps détaché de sa dimension terrestre, sans pour autant y être opposé — le

planétaire triompherait du mondain. Le transhumain se proposerait d'être un état contingent, croissant du non-être cherchant à se réifier, et, à partir de cette réification à quêter un état suivant, post-humain, encore inexistant de l'être. Cette quête ouvrirait l'existence à l'inexistence, c'est-à-dire aux modes d'être que le *logos* évacue loin du centre humain, du fait de leurs dimensions insignifiantes à l'*économie du monde*. L'inhumain éclairerait l'existence de l'inexistence, dans une compréhension de l'existence dépassant le seul cadre de la vie biologique immédiate à la vie humaine, immédiate car utile à la vie humaine — une existence des pierres, une existence des corps célestes, une existence des atomes, etc., porterait l'idée mutante d'un sujet comme substance, du sujet humain au sujet planétaire, du sujet bactériel au sujet minéral.

L'existence de l'inexistence ferait ressortir les marges de l'existence, là où l'espace de l'existence est un état liminal et incertain, et où la contingence renverse le non-être dans l'être. Cette survenance de l'inexistence à la conscience humaine suit la même mécanique de survenance de l'être du non-être, une contingence du devenir qui rappelle que l'humain n'est pas un centre, mais un mode d'être parmi d'autres, qui doit prendre conscience de sa petitesse pour prendre conscience de la richesse de ce qui l'entoure. Cet être du non-être ferait de la sorte de l'inhumain une technique ontologique de la mutation respectueuse de tout ce qui croît et mute en parallèle de ses propres croissances et de ses propres mutations. Par cette technique mutante, par cette technique de l'inhumain, l'humain quitterait toutes ses stases ontologiques, il pourrait abandonner le centrage épistémique de ses croyances, le refus des espaces négatifs de sa conscience. La vie pourrait se déployer, au-delà des subjectivations induites par sa conscience, et accepter d'être dans un réel croissant indépendamment d'elle. Le réel recouvrerait par l'inhumain un caractère absolu, sans langue qui puisse entièrement l'énoncer, un réel fait des espaces où circule la conscience, mais surtout composé des espaces négatifs de la conscience, qui ne sont pas tant à entendre comme des états d'inconscience, mais telle une spatialité de la non-conscience — non-conscience en tant que conscience de l'inaccessible des formes hermétiques à la perception. Ainsi, l'inhumain deviendrait une technique de la mutation permanente, ou, en d'autres termes, une permanence de la traversée du non-être, à partir de laquelle s'illumineraient des modes d'être nouveaux et indicibles.